

WADJDA *Haifaa Al-Mansour / 2012 / Arabie saoudite*

Après la projection :

A la fin du film, la relation entre Wadjda et Abdalla relève de l'utopie : les deux amis sont sur un terrain d'égalité. Abdallah, est entièrement dévoué au bonheur de Wadjda qu'il promet d'épouser quand ils seront grands. Il l'encourage, lui prête son vélo pour qu'elle s'entraîne et lui propose même de lui en faire cadeau. Mais ils sont encore enfants, c'est avant que l'ordre social ne les ramène aux attributions de leur genre respectif. On peut craindre qu'Abdallah n'adhère plus tard au rigorisme de ses aînés : il travaille pour la campagne électorale de son oncle et répète sans réfléchir les dires des intégristes religieux. Dans la scène finale, quand les deux enfants passent en vélo à proximité d'un bus, l'affiche montre le roi Abdallah en train de saluer le peuple : la réalisatrice nous dit que la relation de ces deux enfants est un modèle à préserver et que les dirigeants et responsables politiques doivent œuvrer pour le changement.

La mise en scène repose sur un travail subtil sur les différents espaces et sur les couleurs.

Nous allons le voir, le choix des échelles de plans et des cadrages relèvent tous d'un besoin de prendre du recul pour pouvoir mieux appréhender le monde.

Les espaces sont tantôt contraignants, tantôt libérateurs.

Les espaces contraignants :

La madrasa, ressemble à une prison dorée. Les différents lieux qui la composent semblent se replier sur eux-mêmes, s'emboîter les uns dans les autres. L'espace rétrécit à mesure que nous le découvrons. Les interdits y règnent.

Le centre commercial reflète lui aussi la contrainte : il semble immense, mais n'offre aux femmes que l'espace exigü des toilettes en guise de cabine d'essayages.

La maison familiale, espace confortable et aéré, est pourtant l'occasion de rappeler le retrait des femmes du champ visuel y est permanent. La plupart des cadrages, le resserrement et le surcadrage rappellent ceux de la madrasa. Les tons sont ternes : gris, beige. Aucune vue sur l'extérieur : les fenêtres ont des verres dépolis ou bien sont occultées par un amas de rideaux et de voilages.

Le lieu n'autorise pas la profondeur de champ, mise à part la scène où Wadjda repeint ses tennis : Elle est agenouillée dans sa chambre face caméra. L'axe de prise de vue cherche la profondeur de champ dans la diagonale au ras du sol et déforme tout. La chambre s'agrandit et se vrille, pour symboliser la désobéissance de Wadjda de ne pas chausser de souliers comme ses camarades.

L'intervalle transgressif :

Le toit-terrasse est un terrain de jeu et d'expression des sentiments.

La caméra desserre son étau et effectue des cadrages plus ouverts dans lesquels le mouvement prend forme. Là, les personnages semblent respirer et maîtriser le monde comme en témoignent les nombreux plans en plongée.

C'est un espace de liberté, un refuge face à l'oppression extérieure, à l'abri des regards et ouvert sur le ciel. C'est ici que sa mère lui offre le vélo et que Wadjda oublie les interdits pour apprendre à pédaler.

La mère investit elle aussi ce lieu pour réfléchir, fumer et apparaître sans niqab.

Ce toit-terrasse permet également de repenser les rapports de domination : dans la scène où Wadjda et sa mère observent le meeting politique, elles apparaissent en surplomb par rapport aux hommes filmés en contre-plongée, comme si elles avaient l'ascendant sur eux. Même si pèsent elles ne doivent pas être vues depuis la rue, surtout la tête nue, c'est comme un moment volé aux lois sociales habituelles.

Les espaces libérateurs :

L'espace extérieur. La lumière est crue. Le cadre permet enfin au regard de se promener à l'intérieur du champ visuel pour découvrir le paysage et observer le temps propre à chacun.

La ville apparaît peu séduisante, mais prend des allures de cours de récréation.

Elle ouvre sur des possibles, comme les rencontres entre Wadjda et Abdallah.

L'espace intérieur de Wadjda : sa chambre.

On voit souvent Wadjda dans sa chambre écouter du rock ou fabriquer des bracelets. C'est un espace de liberté, à l'abri des regards extérieurs, et loin du règlement strict de l'école. C'est aussi un espace mental pour Wadjda: c'est là que naissent ses envies et ses projets. Wadjda bénéficie ici d'un vrai temps pour elle et la censure ne semble pas y avoir de prise. Cet espace est un prolongement d'elle-même, un territoire où elle peut oublier le rôle auquel la société veut l'assigner en tant que fille. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si son père n'entre jamais dans sa chambre et que c'est dans le salon Wadjda apprend le Coran. La religion et la figure du patriarche restent sur le seuil de la porte de la chambre, tenues à l'écart du monde libre construit par Wadjda.

Les femmes doivent se couvrir entièrement pour maintenir à distance le regard des hommes. La mise en scène en tient compte et accorde une place capitale aux raccords regards et à l'hors-champ. Dans la séquence de cour de récréation où les filles peuvent être vues par des ouvriers, le montage utilise le champ-contrechamp et divise l'espace entre celui des ouvriers et celui des femmes, soucieuses de ne pas être vues. La réalisatrice aussi utilise la profondeur de champ pour montrer que la seule présence des ouvriers au loin constitue une menace alors que rien ne vient prouver que leur regard est inquisiteur. Haifaa al-Mansour souligne combien ces règles sont intériorisées par celles qui en sont les victimes.

La référence au néo réalisme italien

Wadjda est une histoire classique simple et linéaire et à la temporalité resserrée sur deux mois. Le film s'articule autour de l'idée fixe d'avoir un vélo et d'une série d'obstacles à traverser avec des micros récits qui se greffent à la fable principale. Nous sommes à mi-chemin entre le documentaire et la fiction. Le regard de cette enfant nous donne une vision intérieure très riche du pays. Il nous emmène dans les institutions (hôpital, madrasa), le centre commercial, et les quartiers plus déshérités. Nous sommes proches du néo-réalisme italien. Le film représente une tranche de vie de ce qu'est l'Arabie saoudite de nos jours : c'est très précis et bourré d'informations.

La référence au néo-réalisme est également visible dans les plans sur les extérieurs de la capitale saoudienne : la rue comme décor, la lumière crue retravaillée de façon réaliste, le cadre qui permet enfin au regard de se promener à l'intérieur du champ visuel pour découvrir le paysage. La caméra y est beaucoup plus mobile et accompagne les mouvements des personnages.

Même si leur usage est plutôt discret dans *Wadjda*, les couleurs ont pourtant une valeur symbolique.

Certaines couleurs sont inscrites dans le fonctionnement de la société saoudienne. Cela concerne la vie extérieure : les vêtements noirs pour les femmes, le vêtement blanc pour les hommes. A l'intérieur, les femmes ont le choix d'autres couleurs pour leur vêtement.

Haifaa Al-Mansour privilégie trois couleurs dans son film : le vert, le rouge et le violet.

La séparation entre hommes et femmes dans l'espace public est régie par l'usage du noir et du blanc. Les femmes sont contraintes de sortir vêtues d'un niqab noir qui les couvre entièrement. Les hommes portent une dishdasha, tunique longue et blanche qui cache également leurs corps. Ce contraste entre le noir et le blanc montre que la distinction selon le genre est totalement étanche et qu'elle n'autorise aucune ambiguïté dans la société saoudienne.

Le rouge est surtout associé à la maman de Wadjda

C'est la couleur de la robe qu'elle souhaite acheter pour retenir son mari.

En Arabie saoudite comme ailleurs, le rouge symbolise la passion et les sentiments exacerbés. Mais la mère se retrouve dans l'inconfortable position d'essayer la robe dans les toilettes du centre commercial car le vendeur n'est pas supposé voir une inconnue autrement que totalement couverte. Au final, comme si elle prenait conscience que ce stratagème est voué à l'échec, elle renonce à d'éventuelles retouches de peur que son chauffeur ne s'impatiente.

Le vert est une couleur qui a son importance : C'est la couleur du vélo que veut Wadjda. C'est aussi celle qu'on associe souvent à l'Islam. Le vert aurait été la couleur préférée du prophète Mahomet et symboliserait également ce paradis verdoyant décrit à plusieurs reprises dans le Coran. Le vert est très nettement dominant sur le drapeau saoudien.

Ainsi, bien que Wadjda fasse preuve d'entêtement au détriment des règles sociales, Haifaa al-Mansour veut montrer qu'il n'y a de la part de la jeune fille aucun acte de trahison envers la religion et le pouvoir.

Le violet est la couleur originale pour les lacets des baskets de Wadjda, couleur reprise pour l'écriture du nom Wadjda sur l'affiche. Il est la marque de la recherche de singularité de Wadjda.

Les vêtements, l'intérieur et l'extérieur

Chez elle, Wadjda est habillée à l'occidentale : jeans, chemise à carreaux ou T-shirt, baskets et pinces de couleurs dans ses cheveux. Habillée ainsi, on ne pourrait pas deviner son ancrage géographique et culturel. Mais à l'école, elle couvre les vêtements qu'elle a choisis et qui lui plaisent par des vêtements impersonnels : un long tablier gris foncé et un voile, comme toutes ses camarades.

Sa maman aussi change d'apparence entre la tenue portée à la maison et celle pour sortir. Chez elle, elle porte des vêtements très féminins et coquets : Elle a envie de plaire, à elle-même mais aussi à son mari. Pour sortir, elle porte l'abaya et le niqab noir qui la couvrent totalement.

On retrouve ce contraste entre les vêtements portés à l'intérieur et ceux portés à l'extérieur sur la directrice de l'école. Dans un lieu où des hommes pourraient la voir, elle est couverte d'un ample vêtement noir qui laisse néanmoins entrevoir des chaussures très féminines à hauts talons...

À l'intérieur de l'école, elle porte des vêtements classiques, occidentaux, chics et féminins.

Pour les hommes, c'est moins parlant : Ils portent différents types de vêtements en fonction des circonstances. Le père de Wadjda porte une salopette de chantier quand il revient du travail.

Le costume de ville porté par tous les hommes est composé d'une longue chemise et du keffieh porté sur la tête, coiffe à damiers rouge et blanc et maintenu par un cordon.

Les femmes et les filles doivent se soustraire à la vue des hommes. En dehors du cercle intime de la famille, elles doivent se couvrir des pieds à la tête.

Les vêtements portés par les femmes dans la sphère intime expriment leurs goûts, leur personnalité, éléments qui doivent être totalement gommés dans la vie publique.

On vient de le voir, les femmes et les filles ne portent pas les mêmes vêtements selon qu'elles sont chez elles ou au-dehors, dans l'espace public.

Quand la mère de Wadjda ouvre la porte à son amie Leila, elle se cache pour ne pas être vue de l'extérieur. Les fillettes qui jouent à la marelle dans la cour rentrent en classe quand des ouvriers apparaissent sur un toit voisin. Il faut se soustraire à leur regard, si on est « une fille respectable ».

Le niqab et l'abaya que portent les femmes dans l'espace public correspondent finalement à une frontière mobile entre intérieur et extérieur !

Et quand des amis du père viennent dîner chez lui, la mère prépare le repas, pose le plat devant la porte de la pièce des hommes et frappe à la porte pour signaler que le repas est prêt. Alors même qu'elle est chez elle, elle ne peut être vue par les amis de son mari...

La frontière entre intérieur et extérieur se déplace en fonction de la position des femmes et des hommes : les femmes sont maintenues « à l'intérieur » en permanence.

L'Arabie Saoudite et le cinéma en 2023

5 ans après la sortie du film *Wadjda*, en 2018, le régime a mis fin à trente-cinq d'interdiction des salles de cinéma. Depuis la réouverture des salles de cinéma, une cinquantaine de multiplex, l'Arabie Saoudite a fait du Septième art un instrument de son "soft power" et un symbole d'ouverture vers le monde.

Le pays a développé une industrie cinématographique florissante destinée à développer l'économie locale et à faire de l'Arabie Saoudite un acteur clé de l'industrie cinématographique au Moyen-Orient.

Le pays s'est lancé dans le financement de films d'auteurs et participe à la production de longs-métrages étrangers invités dans toutes les manifestations internationales comme le Festival de Cannes.

Cela a été le cas dernièrement de *Jeanne du Barry* de Maïwenn.

Le pays organise un festival de cinéma qui attire des vedettes mondiales et qui se targue d'avoir pour mission « *d'accompagner la réalisation de films particuliers et de défendre les talents féminins visionnaires, à la fois devant et derrière la caméra, dans le monde entier.* »

Est-ce une stratégie de communication ou un engagement sincère ? L'Arabie Saoudite reste régulièrement pointée du doigt pour des discriminations à l'égard des femmes et l'exécution de prisonniers. Elle est accusée d'utiliser des festivals comme Cannes "*comme un moyen de blanchir leur réputation*".

Une société qui évolue avec des mesures phares :

Depuis quelques années, les femmes sont un peu plus libres. Aujourd'hui, les Saoudiennes ont le droit d'étudier, de travailler, d'avoir un passeport, de voyager... sans l'autorisation d'un homme. En 2018 les femmes sont autorisées à conduire. Considérée comme le signe d'une évolution, cette mesure a été accompagnée par d'autres nouveaux droits, mais cinq ans après, le bilan est contrasté.

La société saoudienne donne l'impression d'avoir changé, mais toutes ces réformes sont sur le papier et ne sont pas nécessairement mises en œuvre en pratique. Les Saoudiennes ont eu l'illusion que l'assouplissement des restrictions du code vestimentaire et la mixité, leur permettrait d'agir plus librement. Mais nombre d'entre elles sont encore victimes de l'oppression de l'État ou de leur propre famille. Rien n'a changé dans les familles les plus conservatrices. Les femmes continuent d'être à la merci de leur tuteur masculin qui, dans les faits, leur interdit d'étudier ou de travailler.

Cette libéralisation des mœurs de surface est guidée par des intérêts politiques et économiques.

Le royaume veut sortir de sa dépendance aux hydrocarbures dont les stocks pourraient se tarir.

Les autorités mettent en avant les progrès accomplis mais leur ambition est de faire de la monarchie pétrolière, longtemps fermée aux visiteurs, une destination touristique et d'affaires.

Les militants des droits humains dénoncent la répression dont sont victimes les voix critiques. Ils accusent ce mouvement d'ouverture d'être uniquement une façade. Le seul objectif du royaume étant d'améliorer son image.

La situation reste très préoccupante pour les femmes. Présentée comme "progressiste", la loi de 2022 sur le statut personnel contient pourtant des dispositions discriminatoires à l'égard des femmes. Une femme mariée n'a pas le droit de demander le divorce sans l'accord de son mari. Elle ne peut pas prendre de décisions importantes concernant ses enfants. S'il y a des changements sociaux, les Saoudiennes vivent dans une peur constante de ne pas vraiment savoir ce qui est permis et ce qui ne l'est pas."

Il est important de préciser que tous les pays arabes et tous les pays musulmans ne partagent pas l'interprétation littérale et traditionaliste de l'Islam, ni la conception rigoriste des mœurs de l'Arabie Saoudite. Pour beaucoup d'Arabes et de musulmans, l'Arabie Saoudite, telle qu'elle apparaît dans *Wadjda*, est un pays aussi « étrange » que pour la plupart des Européens.